

Les retrouvailles

L'indifférence à la psychanalyse. Sagesse du lettré chinois, désir du psychanalyste. Rencontres avec François Jullien de Laurent Cornaz et Thierry Marchaisse, PUF, 197 p.

La sagesse du désir. Le yoga et la psychanalyse de Christiane Berthelet Lorelle, Seuil, 520 p.

Michel Peterson

Numéro 202, mai-juin 2005

L'Extrême-Orient ou la destinée de l'écriture

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/18660ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Spirale magazine culturel inc.

ISSN

0225-9044 (imprimé)

1923-3213 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Peterson, M. (2005). Les retrouvailles / *L'indifférence à la psychanalyse. Sagesse du lettré chinois, désir du psychanalyste. Rencontres avec François Jullien* de Laurent Cornaz et Thierry Marchaisse, PUF, 197 p. / *La sagesse du désir. Le yoga et la psychanalyse* de Christiane Berthelet Lorelle, Seuil, 520 p. *Spirale*, (202), 26-27.

LES RETROUVAILLES

L'INDIFFÉRENCE À LA PSYCHANALYSE. SAGESSE DU LETTRÉ CHINOIS, DÉSIR DU PSYCHANALYSTE. RENCONTRES AVEC FRANÇOIS JULLIEN
de Laurent Cornaz et Thierry Marchaisse

PUF, 197 p.

LA SAGESSE DU DÉSIR. LE YOGA ET LA PSYCHANALYSE de Christiane Berthelet Lorelle
Seuil, 520 p.

NOTRE époque est aux nœuds, coupures, circulations, migrations et, prétend-on parfois un peu étourdissement, métissages. Dérapages, crispations, fixations et décalages sont inévitables. Au cœur de ces déplacements qui touchent la psychanalyse et les sciences de l'esprit gît pour le corps et la pensée une mine de trésors. Des savants occidentaux comme Francisco Varela, Richard Davidson ou Joyce McDougall rencontrent le Dalāi-Lama à Dharhamsala pour saisir la complexité de l'existence humaine, les neurosciences, la psychanalyse et le bouddhisme et se réunissent alors autour de la recherche de la vérité. À mes yeux, l'ouvrage de Christiane Berthelet Lorelle et le collectif consacré aux liens entre la sagesse du lettré chinois et le désir du psychanalyste en présence de François Jullien participent de cette volonté de compréhension qui génère de grandes espérances.

« Et toi, qui suis-tu ? »

On a souvent tenté ces dernières années de dégager les rapports entre le travail de Lacan et certaines grandes traditions spirituelles. Michel Faviez (*L'Orient et Lacan. Dieu de l'inconscient*, 2002) a par exemple suggéré une relation entre le sivaïsme du Cachemire (le discours mystique et « psychologique » élaboré autour des x^e et xi^e siècles) et la théorie lacanienne sur la base de l'hypothèse selon laquelle la question du sujet traverserait autant le bouddhisme et l'hindouïsme que la psychanalyse. Tout part pour lui d'une phénoménologie existentielle, tout est question de perception et de conscience de soi. Pas de *çavoir*. Même si ce rapprochement s'avère des plus périlleux — entre autres parce qu'il ne prend en compte ni l'inconscient, ni le sexuel, ni l'infantile —, il n'en demeure pas moins qu'il ouvre une piste à explorer.

C'est de tout autres étoffes qu'est tissé l'effort de Christiane Berthelet Lorelle. Convergent cette fois, à travers une double lecture du corps et de la parole, à vingt-cinq siècles de distance, les dits de Patañjali et de Freud, la notion indienne de *prāna*, c'est-à-dire d'énergie vitale, rejoignant le concept de pulsion. En effet, la cartographie indienne du corps — établie à partir d'une *physiologie mystique* ne

s'étayant par sur une phénoménologie, mais sur une métaphysique et une discipline de vie (Tara Michaël, *Corps subtil et corps causal*, 1979) impliquant l'étude de soi et de son propre mystère (*Svādhayāya*) — croise, malgré les différences doctrinales, la cause freudienne, lieu de mise en élan, de réel, impossible.

Berthelet Lorelle expose d'abord le b a-ba du système de représentation symbolique par lequel les Hindous formulent la structure intangible du corps de l'être humain soumis au *dharma*, la loi interne de toutes choses. À travers la lecture rigoureuse, en sanskrit, des textes de Patañjali, des *Upanishads* et de la *Bhagavad Gītā*, de même que des sources plus récentes comme T.K.V. Desikachar, nous sont présentés les éléments de base du yoga, pratique pneumatologique, la respiration n'étant peut-être pas si facilement réductible à l'être que le croyaient Nietzsche et Renan. Disons ici que la vie, l'esprit et le corps témoignent, à l'occasion du travail avec des personnes cherchant à traverser leur souffrance, d'une présence à soi permettant d'accomplir l'essence de l'être sans pour autant que la respiration ne soit qu'une détermination dépendant de la pensée.

Bref, il ne s'agit pas de remplacer l'analyse par le yoga ou vice versa, ce qui ramènerait au pathétique mythe de la belle âme. De toute manière, l'une et l'autre exigent, pour que soit possible la *déconsistance*, le lâcher-prise ou la déprise, une longue et lente maturation responsable. L'hypothèse clé de l'ouvrage de Berthelet Lorelle est que la méconnaissance psychique que constitue le refoulement rencontre au cœur de l'histoire de l'homme l'ignorance spirituelle que Patañjali nomme *avidyā*. Envisager le voile ne revient pas à la voiler mais à y introduire une vacuité habitable, à témoigner d'une butée ouvrant au savoir-y-faire avec le vide lorsqu'on y reconnaît une structure.

Soutenir du sujet ce qui est là, voilà la direction de Berthelet Lorelle. Nul doute qu'elle sera mise au pilori par plus d'un pseudo-lacanien s'appuyant narcissiquement, en déniant son geste, sur le discours du maître. L'important est ailleurs, et elle le sait : Patañjali donne déjà au rêve — nous sommes au v^e siècle — le statut d'un savoir et pose la méditation comme « lieu d'un désir » ! Ce qui aura de quoi surprendre, mais il

suffit de relire Descartes ou Platon pour en revenir. En affirmant un yoga du sujet, Berthelet Lorelle l'écoute où celui-ci s'entend et est entendu, là où il ne dénie pas par paresse et ignorance le travail de la pensée. Il s'agit de conjuguer yoga et analyse de telle sorte que tombe l'ego cherchant à maintenir sa jouissance mortifère. Dans ce cadre, le yoga, nouant le corps à la parole, ne cherche pas à atteindre le *nirvāna* conçu comme étant au service des pulsions de mort, comme a pu le penser un moment Freud, faussement orienté par Barbara Low — cela parce que la parole empêche justement que le yoga devienne outil de refoulement et de momification du corps. Un tel « yoga de gravité », « sans illusion », apte à l'écoute du sujet et de sa parole, ouvert à la parole posturale, rejoint la clinique lacanienne en ce qu'il constitue une ascèse assise sur une éthique spinoziste, débouchant l'inconscient des bois morts du symptôme, favorisant « l'expérience initiatique du réel » et l'approche par l'écriture de l'inconscient d'une vérité et d'un savoir singuliers.

Dans cette optique, il faudrait méditer cette réflexion de Berthelet Lorelle : « *Le yoga est le symptôme de l'Inde, de son silence, et de son impuissance. Il est le symptôme de tous ceux qui se l'approprient, mais il est aussi un travail, une découverte, une issue. Il revient à chacun de méditer sa propre violence (klesha), comme un retour à la pulsion de mort, d'en prendre acte, et d'être attentif à celles qui, plus sociales, guerrières, politiques et institutionnelles, sévissent autour de soi.* » Yoga et psychanalyse se rejoignent autour d'une éthique se refusant à l'autisme. Sans doute, s'agissant du politique, devrait-on revenir aux textes majeurs que sont, entre autres, « L'agressivité en psychanalyse » et « Prémisses à tout développement possible de la criminologie ». On y verrait que la position de Berthelet Lorelle rejoint celle de Lacan en ce point précis où ce dernier écrit que l'analyse maintient présente « la plénitude dramatique du rapport de sujet à sujet [...] dans une recherche qui va au-delà de la réalité de la conduite : nommé à la vérité qui s'y constitue » (*Autres écrits*).

Re-prochement

Les quelques interrogations dont on vient de faire état pourraient bien avoir affaire avec la *transappropriation* entre l'Asie et l'Occident

qu'évoquait Philippe Sollers dans *La Divine Comédie*, s'il ne s'agissait pas pour lui de renverser le rapport entre l'Orient et l'Occident. Le grand acupuncteur et sinologue Jean-Marc Eyssale tente pour sa part depuis quelques années un fort stimulant parallèle entre les pulsions et l'énergie wei en rapprochant les mouvements de la pulsion et la loi des Cinq mouvements (*La Rumeur du Dragon et l'Ordre du Tigre*, 1999), parallèle d'autant plus difficile à établir qu'il faut en revenir à la question du rapport entre la quantité et la qualité de l'énergie tel que Freud l'a élaboré dans son *Esquisse*, rapport qui fait défaut à la caractérogie chinoise et qui pourrait figurer comme l'un des éléments clés qu'apporte la psychanalyse à la sagesse de l'Orient en général, et de la Chine en particulier.

Poursuivons donc le récit. En 2002, le psychanalyste Laurent Cornaz est invité à participer — en français! — à un colloque en Chine sur la psychanalyse. Cet événement (c'est le cas de le dire) est organisé par Huo Datong, un Chinois ayant étudié la philosophie à la Sorbonne dans les années quatre-vingt et fait une analyse, alors qu'il ne connaissait pratiquement pas le français au départ, avec un lacanien, Michel Guibal. Il y a là une situation inouïe, hors savoir, et qui donne à réfléchir, dans la suite du massacre de la place Tian'an men, en 1989, sur le paradoxe topologique articulant la parole analytique au signifiant démocratique. Toujours est-il que Huo Datong, le premier psychanalyste chinois, en publiant « L'inconscient est structuré comme l'écriture chinoise », renoue avec le Freud qui comparait les formations de l'inconscient, non par hasard, à des caractères chinois. C'est que, comme l'écrit Laurent Cornaz — qui voit le Séminaire de Lacan comme une pratique à la Schoenberg —, la Chine, « *impensé de la philosophie européenne* », serait le nom « *d'une altérité telle qu'elle déboussole la langue avec quoi nous pensons* ». Si l'on s'avise du fait que, du point de vue psychanalytique, l'idéogramme de l'écriture chinoise peut correspondre à l'état de l'hallucination visuelle de la psychose, on saisira que la plus grande prudence s'impose, car on ferait fausse route en avançant que l'idiotie de l'Empire du Milieu constitue la seule voie — non dédoublable — de la mise à la roue de notre pensée occidentale, pour reprendre le mot de Lacan. Si les caractères chinois « confondent » notre pensée, c'est parce que ce que nous appelons le chinois, loin d'être une écriture au sens où nous l'entendons, consiste en un réservoir de mnémogrammes instituant une relation particulière entre un événement, une graphie et un signifiant (le chinois ne transcrivant pas avec des signes les articulations phonétiques). D'où l'importance de cette constatation — pas nouvelle, certes, mais combien utile à rappeler — que « *nous ne pensons que dans notre façon de dire* ».

Suite de la saga : en 2003, Cornaz et Thierry Marchaisse invitent François Jullien pour entreprendre un dialogue et tenter de voir si un Chinois peut s'adresser, non à un Sage, mais à un

psychanalyste. *L'indifférence à la psychanalyse* en est le résultat. D'emblée, nous sommes conduits à la réflexion qu'avait entamée Jullien dans *Lu Xun. Écriture et révolution* (1979) à propos des *Contes anciens édités d'une manière nouvelle*, réflexion qu'il prolonge dans ce livre-ci avec brio. Quand le célèbre auteur du *Journal d'un fou* emprunte la théorie de « *cet entêté de Freud* », c'est pour élaborer sa propre conception de la création littéraire et élargir la théorie de la sublimation, la création esthétique traduisant pour lui, dans la veine de Huxley, la souffrance humaine : « *Parler et écrire sont comme le symbole de la défaite : les personnes qui se battent farouchement avec le destin ne s'occupent pas de ce genre de choses et les vainqueurs, qui sont assurés de leur force, ne sont point bavards. C'est ainsi que, quand un aigle s'empare d'un lapin, celui qui crie, c'est le lapin et non pas l'aigle* » (Lu Xun, cité par Jullien). Mais il y a plus : l'attention donnée un moment par Lu Xun à l'inconscient, au refoulement et à la détermination subjective, si elle lui permet d'aborder à un système de représentation radicalement étranger au sien, inquiétant, ne suffit pas pour dépasser le problème posé par la différence des sexes, ce pour quoi il finit par renoncer au dire, piège freudien par excellence à ses yeux, dans lequel « *tout le monde tombe [...] —, à l'exception des muets et des hermaphrodites* ». Sitôt aperçue, la tâche analysante est de nouveau balayée par celle de la sagesse, « *l'encre rouge des capitalistes* » risquant de faire oublier que « *le désir de se nourrir est encore plus profondément ancré dans l'homme que le désir sexuel* », la détermination sociale de l'individu refoulant alors de force la détermination psychique de ce qui *risquait* de se constituer comme sujet.

L'écriture du milieu

Chacune des huit contributions présentées lors des deux journées de travail tenues à Paris VII mériterait un commentaire dans la mesure où aucune (sauf, peut-être, celle de Richard Abibon) ne cherche, pour reprendre les termes d'Olivier Douville, à faire de la psychanalyse « *une machine à occidentaliser les esprits* ». Pascale Hassoun, lisant transversalement *Fonder la morale*, de Jullien, reprend l'opposition entre la conscience éthique et la conscience morale en fonction de la différence entre le désir de l'analyste et le désir du Sage, ce dernier s'offrant comme guide alors que le premier se situe à la place où l'autre s'affronte à la castration. En offrant un lieu de passage, l'un et l'autre se rejoignent toutefois en ce qu'ils appellent un « *acte à produire* », acte contrant les fixations et supposant la mutation du sujet, économie qu'interroge Abibon en se penchant sur le *Yi king*, livre par excellence des transformations. Qu'au *parlêtre* s'oppose le *no comment* de Confucius ne le décourage pas puisque le livre chinois et la topologie partagent le même projet, à savoir de faire parler, rien de moins, rien de plus. La bande de Moebius, écriture du désir, en vient

elle aussi à figurer le passage d'une face à une autre, sa richesse provenant du fait qu'elle propose une fluidité du trait continu, unaire (yang), au trait discret, brisé (yin), de la même façon que S1 → S2, au point que les traits de l'hexagramme sont lus par Abibon comme des figures topologiques, c'est-à-dire en tant qu'écriture théorique du signifiant. Contre la logique aristotélicienne, voilà que la topologie nous rapproche ainsi de la sagesse chinoise en ce qu'elle condense, par la vertu du nœud borroméen, les soixante-quatre figures du Yi king, posant par là même la question de ce qu'inscrit le trait.

Nous sommes donc sur la voie de la question du vide chez Lacan. Pourquoi, contre la plénitude métaphysique, le logico-positivisme, s'y attarde-t-il tant, en le pensant comme vide originel, ce vide dont on ne peut que percevoir les effets? C'est que, comme dans le néo-taoïsme, on n'alterne pas du yin au yang; il y a là une dynamique de mutation, de substitution, comme dans la métaphore, d'un signifiant à un autre signifiant. C'est pourquoi Jean Oury a bien montré que le « vide médian » du taoïsme, c'est celui sur lequel se construit notre existence, « *c'est celui qui permet qu'il y ait métaphore* » (*Création et schizophrénie*, 1989), ce qui explique l'intérêt de Lacan pour la topologie, pour les différentes formes de trous, des tores aux nœuds borroméens. C'est ce qui explique également l'intérêt du lien entre la valeur allusive de la parole en acte et la logique du signifiant relevée par Okba Natahi, ce qui lui fait écrire « *que les psychanalystes sont loin d'être les plus mal placés pour entendre la culture chinoise, où la demande est tentée de se prononcer dans le registre de l'allusif* ».

Sagesses

D'aucuns — ils sont légion —, peu au fait et de la psychanalyse, et des traditions orientales, restent aux prises avec le désir en le confondant avec les émotions, les affects, les sentiments, le ressenti et que sais-je encore. Le désir est-il un des pires poisons de l'existence ou l'aspiration du sujet vers un objet irrémédiablement perdu? En tout cas, Freud faisait des retrouvailles avec lui, et Berthelet Lorelle pense que le mot *retrouvailles* est synonyme du signifiant *yoga*. Ni besoin, ni demande d'amour, l'objet du désir, métonymie, a à voir avec le non-su où, comme l'écrit Berthelet Lorelle, « *de l'inconscient se déchiffre, de la reconnaissance se dévoile...* » Yoga, psychanalyse, sagesse chinoise, c'est toujours — une fois dépouillé de vanité narcissique — d'aimer l'inconnu en nous comme en l'autre qu'il s'agit, de savoir qu'on n'a plus rien à perdre, sensation-yoga, sensation-signifiant du manque dans l'Autre. Parfait évidemment, parfaite vacuité.

Michel Peterson